

Prédication du dimanche 3 mars 2013

Journée des malades

« Voir un ami pleurer... »

Vous vous souvenez sans doute de cette belle chanson de Jacques Brel. Il y énumère certains des malheurs de ce monde : les guerres, la solitude, l'injustice et il termine chaque strophe en chantant : « oui bien sûr tout cela... mais voir un ami pleurer... »

J'en comprends qu'il y a dans les pleurs de quelqu'un, et de quelqu'un de proche encore davantage, quelque chose qui nous émeut au plus haut point. Comme si cette personne qui pleure devant nous nous révèle, nous fait voir quelque chose de sa plus grande intimité. Et que peut-être en accédant à cette extrême intimité de l'autre, on accède à la sienne propre. Chacun la sienne et pourtant dans ces profondeurs comme la sensation que nous sommes *unis, réunis* dans un territoire commun qu'on peut appeler l'expérience humaine de vivre.

C'est ce qui me touche encore aujourd'hui quand nous entendons que Jésus a pleuré face à l'événement de la mort de son ami Lazare.

Voir Jésus pleurer.

N'y a-t-il pas là quelque chose qui nous fait nous sentir très proche de cet homme ? Cet homme dont nous savons par ailleurs qu'il n'est pas homme comme les autres.

Voir Jésus pleurer, c'est croire que jusque dans l'intimité que nos pleurs révèlent, Jésus peut nous rejoindre. Voir Jésus pleurer, c'est croire que rien dans l'expérience humaine de vivre ne lui est étranger. C'est croire que sa profonde compassion à voir la tristesse de ses amis est la même que lorsque dans la prière nous lui présentons les situations qui nous font souffrir ou qui font souffrir d'autres, comme nous le ferons aujourd'hui.

Et vous savez que l'on a pu comparer Jésus aussi à ce Bon Samaritain ému par la détresse de l'homme blessé, s'approchant de lui, le soignant et le faisant soigner encore lorsqu'il repart.

Mais, me direz-vous, en ce dimanche des malades, il y a bien des situations où vous avez prié Dieu pour une guérison qui n'est jamais venue. Il y a bien des situations où vous avez espéré un rétablissement et le rétablissement n'est pas venu, mais la mort au contraire. C'est je pense une des causes principales du détachement de beaucoup par rapport à l'Eglise et à Dieu.

Alors pourquoi continuer de croire que dans la prière une guérison est possible ? Pourquoi avoir nommé l'un des ministères de notre Eglise **RENOUVEAU ET GUERISON** ?

La réponse est dans la Béatitude qui nous a été lue : « Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés ».

Heureux ceux qui pleurent car ils laissent alors leurs larmes venir, ils laissent leur cœur, le plus profond d'eux-mêmes venir au jour. Ils s'ouvrent, ils se découvrent. Ils rejoignent leurs profondeurs et se laissent alors toucher jusque dans leurs profondeurs. Toucher par la compassion des autres. Et toucher par la compassion de Dieu en Jésus.

Il nous en coûte sans doute. Pour nombre d'entre nous sans doute le chemin jusqu'à nos profondeurs n'est pas bien connu, n'est pas bien dégagé. Ce peut être le fait d'une éducation – pour les hommes en particulier mais pas seulement - , le fait d'un parcours de vie où l'on ne s'est pas jugé assez important pour se connaître, le fait parfois d'un discours d'Eglise – et c'est malheureux de le dire - qui affirme tellement que tout est résolu en Dieu qu'on a pas le droit à être fragile ou faible.

« Heureux ceux qui pleurent.. »

Par l'un de ces paradoxes de l'Évangile, par cette folie qui est sagesse de Dieu, nous apprenons de la bouche de Dieu que c'est seulement en pleurant que nous serons consolés. Que c'est en accédant à cette intimité de nous-mêmes que nous laisserons Dieu nous toucher jusqu'au plus profond de nous-mêmes. Et qu'en refusant de pleurer parfois, nous refusons aussi d'être consolés.

Peut-être les guérisons espérées pour nous ou pour les autres ne viendront pas, peut-être aussi qu'elles viendront, mais dans l'un ou l'autre cas nous aurons laissé Dieu s'approcher de nous au plus profond. Nous l'aurons laissé mettre là au plus profond une paix que nous ne trouvons pas en nous-mêmes, une confiance que nous ne trouvons pas en nous-mêmes, une espérance que nous ne trouvons pas en nous-mêmes.

Nous en ferons l'expérience tout à l'heure dans ce temps de prière que nous avons prévu. Où ceux qui le souhaitent pourront en s'avançant dire en quelques mots une souffrance et la déposer dans la prière.

Avant cela pourtant nous allons écouter un morceau de musique. Un prélude de Chopin écrit dans un temps où il vivait une période difficile de sa vie, exclu et incompris. Où, par la musique, il est parvenu à exprimer une souffrance qui l'habitait et à la transformer. A en faire une mélodie, même encore sombre dans certains passages, mais une mélodie comme à la recherche de lumière, comme une prière. Laissons cette musique nous toucher maintenant et que Dieu soit pour nous cette lumière qui nous éclaire au plus profond et qui allume là un feu qui ne s'éteint jamais.

AMEN.